

## SOUSLOV, LUKACS

et la confiance des Nasser et des... Goulart. Mais le rapport Souslov, sur ce point, tombe mal au moment où les événements du Brésil prouvent qu'il n'y a effectivement pas de voie nationaliste bourgeoise à la libération du « tiers monde », mais seulement la voie révolutionnaire dénoncée, celle du castrisme de la Deuxième Déclaration de La Havane.

Sur ce plan, ce qui peut être reproché aux Chinois, ce n'est pas la recommandation de la voie révolutionnaire, mais de ne pas pousser la conception de la révolution ininterrompue jusqu'à celle de la révolution permanente, de rester attachés à la formule du bloc des classes, et de ne pas préciser assez la condition de la nécessaire direction prolétarienne.

Une critique plus percutante est celle que Souslov fait aux Chinois de ne voir d'impérialisme qu'aux Etats-Unis, et d'englober dans la formule vague de « zone intermédiaire » peuples opprimés et impérialisme secondaire. Encore devons-nous attendre sur ce point de voir se développer la politique chinoise. Car une chose est de passer des accords économiques (voire culturels) avec les impérialistes — ce que fit Lénine avec l'Allemagne — autre chose est d'accepter des conditions politiques à ces accords. Quand le *New York Times* révèle qu'à la demande de Johnson, Khrouchtchev tenta d'obtenir de Ho Chi Minh la mise en veilleuse de l'activité militaire du Vietcong, cela manifeste une compromission politique. Si dans des pays comme la France ou le Japon, les communistes pro-chinois relâchaient leur lutte contre leur propre impérialisme, les reproches de Souslov seraient justifiés. La chose n'est pas encore prouvée. Mais Lukacs, quant à lui, considère que la « lutte de classes peut aller jusqu'à l'alliance » (de classes) sur la base de l'exemple de la dernière guerre. Nous ayant dit que le traité germano-soviétique était justifié à ses yeux (et que seule la subordination du prolétariat des pays impérialistes à ce traité ne l'était pas), il serait intéressant de savoir s'il considère aussi comme justifiés les accords de Yalta et de Potsdam.

### LUTTE POUR LA PAIX

#### ET COEXISTENCE

Sur la question de la guerre et de la paix, les positions chinoises sont constamment déformées par leurs adversaires, ce qui fait mal augurer, *a priori*, de la solidité des leurs. Dire que les Chinois veulent « pousser la révolution à l'aide de la guerre » et que « la guerre serait un moyen acceptable, voire l'unique moyen de régler les contradictions entre capitalistes et socialistes », que le « socialisme pourrait tirer profit d'une guerre thermonucléaire mondiale » et enfin que la « bombe nucléaire n'est qu'un tigre de papier », tout cela constitue autant de malhonnêtes manipulations de déclarations qu'il eût pourtant valu la peine d'examiner sérieusement. La seule question sérieuse qui se pose ici, c'est de savoir s'il est vrai, comme Lukacs l'affirme, que Khrouchtchev a eu raison de réviser Lénine sur l'inévitabilité de la guerre tant que subsiste l'impérialisme. Pour le philosophe hongrois, ce serait même l'apport décisif de K. et ce en quoi il ressemble à Lénine et à Marx, dans leur capacité de dépasser les vérités émises par leurs prédécesseurs. Pourtant, Souslov va moins loin que Lukacs. Pour Souslov « tant que l'impérialisme existe, les forces réactionnaires s'accrochent aux armements comme dernier moyen de maintenir leur domination, et de faire la guerre s'ils réussissent à la déclencher ». Tout se ramène donc à un pari : l'horreur de la guerre atomique peut être plus forte que l'intérêt des classes condamnées qui possèdent le plus formidable armement nucléaire et dont ce peut être le dernier moyen de tenter d'arrêter la progression du socialisme. Libre à chacun de répondre comme il veut à ce pari ?

Le vrai problème est de savoir

quelles sont les bonnes méthodes de lutte contre la guerre. Là encore, les Chinois répondent — théoriquement — de façon assez proche de la nôtre : il n'y a pas de lutte pour la paix que la lutte de masse débouchant sur le renversement du pouvoir bourgeois dans les citadelles de l'impérialisme. La lutte contre la guerre ne s'oppose pas à la lutte révolutionnaire, cette dernière est la seule lutte réaliste pour la paix.

Là encore, nous donnerons le mot de la fin à Lukacs qui écrit : « si l'initiative opiniâtre de la politique soviétique nous a installés dans le temps de la paix, alors les deux camps doivent renverser énergiquement leurs perspectives historiques ». C'est lui qui souligne ! Nous laissons nos lecteurs mesurer ce que cela contient d'illusions quant à l'acceptation de son sort historique par l'impérialisme, et de « patience » des travailleurs quant à la perspective du socialisme !

### DEMOCRATIE ET SCISSION

Nous ne pouvons ici examiner toutes les thèses de Souslov. Mais nous en retiendrons encore une qui nous paraît de la plus grande importance : celle qui concerne les conceptions des rapports entre partis communistes. Souslov reproche aux Chinois de justifier un refus de la discipline politique dans les rangs communistes au nom de la disparition de l'Internationale Communiste. Nous pensons que, là encore, les Chinois ont raison : une discipline n'est possible qu'à une organisation et qui connaît en son sein un régime pleinement démocratique, surtout quand il s'agit d'une organisation internationale ; et il en était ainsi dans l'Internationale Communiste de Lénine.

Souslov parle de respect de la volonté exprimée collectivement, comme si une telle expression collective existait. Les Chinois, dit-il, parlent même de « majorité fictive » à propos de celle que prétendent représenter les Soviétiques. Comment le savoir, alors qu'il n'y a aucune discussion libre dans les partis communistes, et que ceux qui se prononcent pour les thèses chinoises sont bâillonnés en attendant l'exclusion. L'approbation unanime des thèses de Souslov, dont le concert monte actuellement en U.R.S.S., n'est pas ce qui nous inclinera à la confiance. On pourrait à plus juste titre dénoncer le monolithisme du P.C.C., mais pour le faire, encore ne faudrait-il pas être dans la même situation que lui.

En fait, la scission mondiale qui se dessine entre pro-Chinois et pro-Soviétiques est la dure rançon du refus du droit de tendance, héritée du stalinisme par le mouvement communiste d'aujourd'hui. Si la diffusion des idées y était devenue libre, la discipline dans l'action aurait peut-être pu y être préservée.

### UN TABOU :

#### LA BUREAUCRATIE

Et ceci nous amène aux caractérisations générales échangées par les interlocuteurs. Les unes, politiques, sont réciproques : anti-léninistes et trotskystes. Les autres, injurieuses, sont parallèles. Détachement spécial de l'impérialisme, clament les Chinois aux Yougoslaves ; « l'impérialisme parle par votre voix » disent-ils aux Soviétiques. « Nazisme » dit Gafourov des positions des Chinois. Plus « nuancé », Souslov craint seulement que ces derniers « ne rejoignent en fait les éléments belliqueux réactionnaires de l'impérialisme ». Quand la polémique prend ce caractère enragé, nous voyons bien que Lukacs n'a pas raison d'écrire que « les comptes avec le passé stalinien ont été totalement réglés ». Il y a là une absence de rigueur scientifique et de probité intellectuelle qui sont des « traces qui peuvent faire croire que les méthodes staliniennes sont encore en vigueur » comme l'écrivait aussi Lukacs en se con-

trédisant. Pendant des décennies, les dirigeants communistes n'ont pas su lutter autrement qu'avec ces armes empoisonnées. Pourtant, aujourd'hui, comme nous l'avons vu, la discussion réelle, bien que truquée, doit avoir lieu sur son véritable terrain. C'est qu'il n'y a plus un seul Etat-parti tout puissant pour imposer sa ligne à un mouvement communiste ployé sous sa force matérielle. Le dialogue de deux interlocuteurs de puissances comparables, même mené de mauvaise foi, change de fond en comble les conditions de l'action sur le mouvement ouvrier mondial. L'extension du champ de la révolution brise à jamais la possibilité d'un monopole idéologique terroriste. De ce fait, le terrorisme du ton devra s'effacer, ou ceux qui l'utiliseront se discréditeront.

Mais il est un domaine qu'aucun des deux adversaires ne veut regarder en face. A partir du moment où l'opposition entre eux les amène à dénoncer les tares réelles dont peuvent souffrir leurs structures étatiques, les uns comme les autres se trouvent paralysés devant la dénonciation du mal qui ne peut être désigné sans que la critique se retourne plus ou moins en autocritique. En un mot, c'est le phénomène de la bureaucratization de l'Etat ouvrier qui est tabou, pour l'un et l'autre parti. La terrible maladie infantile du socialisme exige pour être autodiagnostiquée des révolutionnaires qui unissent leur plus grand courage à la plus grande lucidité. Lénine et Trotsky eurent ces vertus ; Castro a suivi leur voie. Mao Tsé Toung et ses codirigeants en sont-ils capables ? Peut-être est-il trop tard pour eux. Quant à Khrouchtchev et à ses compagnons qui dominent une caste bureaucratique stratifiée depuis quarante ans, ils se dénonceraient eux-mêmes à étudier le phénomène de la dégénérescence bureaucratique de l'Etat.

### LE SPECTRE

#### DU TROTSKYSME

C'est pourquoi un spectre hante la discussion sino-soviétique : celui du trotskysme, du véritable marxisme et léninisme, cent fois « liquidé », et toujours plus vivant que jamais, dont seules les conclusions ont été vérifiées par l'Histoire, et qu'il faut, à ceux qui ne veulent pas le reconnaître, tenter de reconstituer de pièces et de morceaux pour répondre valablement aux questions qui s'imposent objectivement avec obstination.

Lukacs lui-même — qui limite le stalinisme au sectarisme, puis complète son syllogisme en faisant aussi du maoïsme un sectarisme afin de tirer une barre d'égalité entre stalinisme et maoïsme — Lukacs comprend que ses propres affirmations sont faibles, parce que non fondées en théorie marxiste. Il se prononce pour une « contre-offensive théorique, une guerre au sectarisme sino-stalinien », mais est obligé d'avouer que « cette attaque théorique décisive manque encore aujourd'hui ». C'est dire que la pensée théorique n'a pas encore échappé à la « manipulation stalinienne » de même que les résolutions des XX<sup>e</sup> et XXII<sup>e</sup> Congrès ne sont pas encore passées dans les faits.

Contrairement à ce que pense Lukacs, les communistes ne peuvent pour cela faire confiance aux bureaucrates : il leur faut faire un effort de pensée autonome et de courage politique qui commence par l'exigence d'une information directe et totale. C'est cela qui sera la véritable déstalinisation. Dans ce processus, la terrible discussion sino-soviétique n'aura été qu'un très douloureux épisode. Et comme le pressentent avec effroi ses initiateurs, la discussion commencée publiquement depuis deux ans ne s'arrêtera plus, qu'ils le veuillent ou non, qu'à la reconstitution d'une authentique stratégie marxiste révolutionnaire, c'est-à-dire à la reconnaissance et à la réhabilitation théorique du trotskysme.

M. DERVAL.

## UN LECTEUR NOUS ECRIT

Chers amis,

Dans le dernier numéro du journal une note sur le vif mettait en cause Wurmser. Si le contenu était juste, je crois qu'il est cependant dangereux de forcer la signification d'une phrase isolée de son contexte. Quand Wurmser dans « Europe » écrit : « Je pense qu'un communiste, ça dit nous » vous nous dites que les ouvriers sont assimilés aux bureaucrates, c'est une interprétation possible. On peut aussi y voir et avec plus de raison le premier acte d'une prise de conscience, les accusations ne devant venir qu'ensuite. Je crois qu'il aurait été plus utile en tout cas de souligner le ton même de la nouvelle : espoir dans le socialisme malgré les crimes staliniens. Pour que vos lecteurs puissent juger eux-mêmes voici quelques citations : « Olivier était meurtri et Jean Krauss respectait sa peine, comme il respectait les communistes, d'ailleurs, malgré leur étroitesse d'esprit, leur primarisme... Je ne parle pas de ceux qui mentaient par raison d'Etat, comme les antidreyfusards. »

Et plus loin « quelles qu'aient été les erreurs, les fautes... — Tu peux dire les crimes, murmura Jean ». Et encore : « Je serais... cet imbécile heureux. Ce cocu. Ce communiste que j'étais l'an passé... qui discourait sans savoir. Si j'étais mort avant le XX<sup>e</sup> Congrès, j'aurais vécu jusqu'au bout avec la conscience en paix ». Pour conclure : « Allons regarde le vide en face et les crimes ».

Puis c'est la description d'une réunion de cellule : « Le secrétaire de la section... avait le don d'irriter par son ton railleur et ses formules préfabriquées... s'imaginant que son rôle était de corriger, de surveiller, de démasquer ».

« Aucune faute n'est fatale, ni moins encore expliquée par cette fatalité... » « Cela pose à mon avis le problème du fonctionnement du Parti, au moins en Union Soviétique. »

« Tout avait été excessif... Morlot tirait parti de tout, que cela nous incombat, ou à nos adversaires, ou au parti soviétique : l'anathème sur les Yougoslaves, les pleins pouvoirs à Guy Mollet, l'article des thèses consacré au malthusianisme, le choix des textes pour la tribune de discussion, l'intensification de la guerre d'Algérie ». Et voici ce que pense le personnage principal, ombre de Wurmser : « Il récapitulait ses responsabilités... Sur l'affaire des blouses blanches, il avait démontré que ces médecins pouvaient être coupables qu'il n'était pas besoin... (d) l'un antisémitisme inimaginable en pays socialiste. Et ces médecins étaient réhabilités. Il s'était indigné : le système de rééducation soviétique différait de notre système pénitentiaire, c'était une canaillerie que le confondre avec la répression nazie : il n'y a pas de camps en Union Soviétique ! Il y avait des camps en Union Soviétique ».

Malgré le manque d'explications politiques, parions que ce n'est pas encore cette année que « l'Humanité » publiera cette nouvelle-là de Wurmser : vous n'avez pas à craindre qu'elle veuille « complexer » les ouvriers.

(1) Voir « Europe », janvier-février 1964.

Marc RIGAUDIE.

DU 8 AVRIL AU 7 MAI 1964

LE FRANC-THEATRE présente,

au THEATRE RECAMIER

3, rue Récamier, Paris 7<sup>e</sup>

(LIT 63-81)

Métro : Sèvres-Babylone

**SACCO  
ET  
VANZETTI**

3 actes de Mino ROLI  
et Luciano VINCENZONI

Adaptation française  
de César GATTEGNO  
et Elio MARINELLI

Mise en scène de José VALVERDE  
et Henri DELMAS